

1

*Quoi, funestes étoiles, vous dresserez-vous contre moi ?
M'obligerez-vous à disparaître dans les airs
Sans laisser nulle trace de ma présence ici-bas ?
Non ! Je vivrai.*
Barabbas, in *Le Juif de Malte* (Marlowe)

Southwark, Angleterre, mai 1593. Crépuscule

Le rendez-vous était fixé à la tombée de la nuit et, déjà, le soleil déclinait rapidement. Le jeune homme n'avait pas de temps à perdre. Pourtant, à mesure qu'il approchait de London Bridge, des bruits familiers retenaient son attention. Il ralentit le pas, tendit l'oreille, et reconnut les clameurs en provenance de l'arène où se déroulaient les combats d'animaux : l'ours enchaîné hurlant à chaque morsure des mâchoires canines, les jappements terrifiés des chiens balayés par ses puissants coups de griffe, les vociférations de la foule lançant des paris, excitant les bêtes...

Il s'immobilisa entre deux enjambées, la cuissarde noire hésitant à quelques centimètres du pavé, et mit à l'épreuve sa volonté. Il échoua.

Se détournant du sentier longeant la Tamise, il prit la direction de l'arène. En chemin, son regard fut attiré

par un tissu aux couleurs chatoyantes – l’auvent d’une échoppe qu’il n’avait jamais remarquée. Curieux, il approcha. De longues tresses écarlates surgirent de l’ombre, puis le visage nouveau d’une vieille femme. Ses lèvres d’un rouge sang assorti à sa perruque flamboyante s’étirèrent dans un sourire. De prime abord, elle semblait être une simple vendeuse de jeux de cartes mais, après avoir examiné son client, elle produisit une petite pancarte révélant son commerce illicite : « Le Tarot de Grizel ».

La tenue débraillée du jeune homme et ses cheveux bruns détachés disaient assez qu’il n’avait rien d’un de ces officiels guindés de la ville.

Lançant quelques pennies sur la table de la voyante, il demanda :

— Dois-je parier sur l’ours ?

— Tu préfères que je lise l’avenir de l’ours plutôt que le tien ?

Il détourna le regard quelques secondes, comme s’il réfléchissait, puis, avec un sourire malicieux :

— Oui.

— Mieux vaudrait que tu t’intéresses à toi.

— Ma foi, c’est mon sujet de prédilection !

Il s’assit.

Elle plaça lentement les cartes froissées devant elle en les retournant sur la table. À chacun de ses gestes, quelques bagues mal ajustées glissaient sur ses doigts flétris.

Quand elle eut posé la dixième carte, elle leva la tête.

— Et si nous allions directement à la fin ? demanda le jeune homme. Je n’ai pas beaucoup de temps.

— Et si tu laissais Grizel en juger ? Pour commencer, je dois savoir à qui j’ai affaire.

À sa gauche, elle avait disposé cinq cartes en forme de croix celtique. Elle prit la carte centrale.

— Commençons par ton âme.

Elle la retourna, et posa un regard plein de révérence sur la figure d'un homme à cape et chapeau rouges.

— Le magicien. Manipulateur des forces terrestres. Il aime jouer des tours et créer des illusions. Doté d'une imagination fertile. Maître du langage, il jongle avec les mots en virtuose.

— Hum hum...

À ce commentaire inintelligible de son client, la diseuse de bonne aventure haussa un sourcil gris et vérifia à nouveau la carte. Puis, avec un haussement d'épaules, elle prit la carte au pied de la croix.

— Le moment présent. Tiens donc, le valet d'épées. Tu es d'une âme passionnée, n'est-ce pas, mon ami ? Toujours en quête, avide de mettre au jour des vérités ensevelies... Réjouis-toi : c'est justement ce qui t'attend aujourd'hui.

Le jeune homme se pencha sur le jeu avec intérêt.

— Belle dame, en vérité tu m'impressionnes.

Flattée, elle entreprit de retourner les autres cartes formant la croix.

— Le dix de deniers, à l'envers. Tu aimes jouer et prendre des risques, des risques parfois insensés. Avancer sur le fil du rasoir.

— Cela met du piquant dans ma vie... et quelques pièces sonnantes et trébuchantes dans mes poches.

— Influences extérieures, voyons voir... Trois d'épées. Un triangle dangereux, une adversité impitoyable. Deux puissances supérieures te menacent.

Elle leva les yeux et constata que son client était toujours aussi calme.

— Tu ferais mieux de prêter foi à ma parole, déclara-t-elle d'une voix sévère. Ce danger est bien réel, même si l'on peut y survivre.

— Des menaces, l'adversité... C'est là mon lot quotidien.

Il agita la main d'un geste dédaigneux.

— Peut-on voir la dernière carte, à présent ?

L'air bougon, la vieille femme se tourna vers la colonne de cinq cartes placée à sa droite. Retournant celle du haut, elle l'observa un instant, hésita, puis la lui montra. Un squelette, crâne au sol et os des orteils en l'air.

— Comment est-ce possible ? Placée à l'envers, la mort annonce un danger imminent auquel il est possible d'échapper. Mais, dans la position de l'au-delà, elle signifierait... que tu vivras après ta mort ?

Perplexe, elle inclina la tête et examina le visage du jeune homme.

— J'admets que cela puisse paraître étrange, dit-il. Certes, on m'a plus d'une fois reproché de ne pas avoir les pieds sur terre, mais là...

L'expression renfrognée de la vieille femme fit place à un sourire édenté.

— Ah ! bien sûr. J'ai oublié à qui j'avais affaire, *Magicien*. Je comprends, maintenant. En fait, c'est ton art qui est appelé à survivre. Longtemps après ton dernier souffle.

Le jeune homme baissa la tête, humblement. Grizel l'ignorait, mais elle parlait au dramaturge le plus célèbre de tout Londres, un auteur dont la plume adroite avait accompli des prodiges sur bien des scènes de théâtre. Il était impressionné par l'instinct de la voyante. Soudain, sa mâchoire se crispa. *Malédiction !* La sombre pensée s'était à nouveau insinuée dans son cerveau – cette pensée qu'il n'avait cessé de repousser depuis des mois. Ces prodiges, serait-il capable d'en concevoir d'autres ? *Bien sûr que oui*, se raisonna-t-il. *Chaque chose en son temps.*

Son sourire malicieux réapparut.

— Belle dame, pourrais-tu me dire une seule chose que je ne sache déjà ?

Grizel tenta de froncer les sourcils, mais l'œil pétillant de son interlocuteur était irrésistible. Elle prit la carte située juste avant la plus haute sur la colonne de droite, lui jeta un coup d'œil puis la retourna d'un coup sec sur la table comme si elle lui avait brûlé les doigts.

— Que se passe-t-il ?

Elle posa une main triste par-dessus la carte.

— Sans l'intervention d'un ange, tu ne verras pas la prochaine lune.

Vaguement étonné, le jeune homme glissa sa main droite dans la poche de son pourpoint de soie.

— Rien ne vaut un deuxième avis. Particulièrement lorsque le premier annonce votre fin prochaine. Ne te méprends pas, j'ai beaucoup apprécié notre conversation, mais il est une autre dame que je consulte toujours lorsqu'il est question de mon destin.

Il sortit de sa poche une pièce d'argent.

— Si son visage à elle me sourit, alors je n'ai rien à redouter.

Il lança la pièce en l'air, qui tournoya plusieurs fois avant d'atterrir dans sa main gauche. Face.

— Eh bien ! Grizel, nulle inquiétude à avoir. La reine en personne m'annonce que tout ira pour le mieux. Et, en tant que Son Sujet respectueux, je suis tenu par l'honneur de faire prévaloir Sa parole sur la tienne.

Sur ce, lançant un baiser à la vieille femme, il quitta en souriant la table de la voyante et pressa le pas en direction de London Bridge. Tout en marchant, il inclina la pièce pour attraper le reflet orange du soleil couchant et regarda attentivement le visage métallique de la reine Elizabeth. Il lui adressa un clin d'œil

et, comme toujours, elle y répondit ; il avait gratté un fragment d'argent sous son œil gauche, laissant apparaître une infime trace de métal noirci. Ce shilling anglais truqué, contenant plus d'argent d'un côté que de l'autre, il l'avait fabriqué lui-même l'année précédente, avec l'aide d'un associé, lors d'une mission clandestine aux Pays-Bas. *Le destin est capricieux. Mieux vaut façonner sa chance qu'espérer en elle.*

Pour lui, la chance sous toutes ses formes était une denrée précieuse. Après tout, il n'était pas simplement un dramaturge à la recherche de sa muse. Le jeune Christopher Marlowe était aussi un espion au service secret de Sa Majesté – un espion pourtant incapable de deviner que la vieille femme avait vu juste.

2

Londres, de nos jours. 20 h 20

La Daimler gris argenté se gara à l'entrée d'Eaton Square, dans Belgravia, cette enclave résidentielle privilégiée, située au cœur de Londres. Un jeune baron en sortit, boutonna sa veste de smoking puis se pencha pour prendre les roses à longue tige posées sur le siège avant. Après avoir adressé un signe de tête à son chauffeur, il avança d'un pas souple le long des façades blanches à colonnades bordant le parc.

Son chapeau, son foulard et ses gants n'avaient rien de surprenant par cette fraîche soirée de printemps. Pourtant, il ne les portait pas pour avoir chaud. Leur unique fonction était d'empêcher quiconque, plus tard, de le décrire – à supposer que quelqu'un se souvienne l'avoir vu dans le quartier, hypothèse très improbable. Un homme élégant marchant avec assurance dans les rues de Belgravia passait plus inaperçu qu'un soldat en tenue de camouflage rampant dans la jungle.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêta devant la porte d'une maison de cinq étages sur Wilton Crescent, une rue qui tirait son nom de sa forme en croissant. La façade éclairée par une lanterne était elle aussi incur-

vée, et une cascade de lierre débordait de la terrasse. Feignant de frapper à la porte de la main gauche, il sortit discrètement de la main droite un petit pistolet à crocheter, manœuvre délicate, dissimulée par le bouquet de roses.

Il inséra dans la serrure la tige métallique fixée au canon du pistolet puis actionna délicatement la détente à plusieurs reprises pour faire jouer les goupilles. C'était un outil qu'il avait fabriqué lui-même, en noyer et en métal avec des incrustations de nacre. Il avait hésité à renoncer à ses vénérables accessoires de crochetage mais, en plein jour, il n'avait pas le temps de crocheter manuellement une serrure équipée d'au moins cinq goupilles. Avec ce pistolet, une opération de quinze minutes prenait juste quelques secondes. Et s'il considérait avec dédain cet outil très prisé des cambrioleurs débutants, il n'avait dans le cas présent pas eu le choix.

La serrure s'ouvrit.

Une fois dans le hall, il posa les fleurs, glissa le pistolet dans la gaine fixée à son biceps gauche puis se mit à marcher de gauche à droite en levant haut les bras. Des mouvements aussi gracieux que saugrenus, mais cette petite danse avait un but bien précis. Bientôt, un doux pépiement se fit entendre, et son poignet droit s'immobilisa pour laisser le détecteur électronique, implanté dans son bouton de manchette en platine, localiser l'emplacement du pupitre de sécurité caché. Quelques impulsions électromagnétiques basses fréquences plus tard, et l'alarme était désactivée.

Pour un maître ès cambriolage, pénétrer dans une telle maison était un jeu d'enfant, surtout lorsque son propriétaire, ayant emménagé récemment, n'avait pas encore eu le temps d'installer un système d'alarme sophistiqué. C'était comme demander à un tireur

d'élite des commandos britanniques d'abattre à bout portant un obèse assis dans un fauteuil.

Le baron avait accepté la mission pour rendre service un ami, le seul ami qui sache qui il était vraiment : un « Robin des Bois » des temps modernes. Pas par altruisme, d'ailleurs ; il avait tout simplement horreur des riches oisifs. Ses semblables, ses frères. Ces mêmes gens qu'il fréquentait dans les clubs très privés de Londres, les casinos de Monaco et les hôtels huppés de Portofino. C'était un traître silencieux à sa propre classe. Il dérobait leurs inestimables trésors, les écoulait discrètement au marché noir puis redistribuait les recettes aux organisations caritatives, qui auraient le plus révélsé ces donateurs involontaires. Grâce à son dernier cambriolage, un membre très conservateur du Parlement, connu pour ses opinions xénophobes, avait ainsi renfloué à son insu les caisses d'une clinique soignant les immigrés sans ressources. Il avait suffi au baron de s'emparer d'une statuette de Degas pendant que le député et sa femme jouaient aux cartes dans la pièce voisine.

C'était la première fois qu'il pénétrait par effraction dans une maison où il n'avait jamais été invité auparavant. Entrer à l'aveuglette était toujours une mauvaise idée, mais son ami connaissait bien le maître des lieux et avait réuni suffisamment d'informations pour lui garantir que le coup de ce soir ne présentait aucun risque. Aucune dalle sensitive n'avait encore été installée au sol, aucune caméra de surveillance, aucune cellule photoélectrique au niveau des fenêtres. Et le coffre se trouvait quelque part dans le bureau au troisième étage.

Il grimpa l'escalier, puis examina le mur extérieur du bureau – celui qui donnait sur la rue, le seul assez épais pour contenir un coffre-fort. Deux fenêtres de

grande taille, rien derrière l'unique tableau. Il passa à l'examen du sol, en tapant du pied aux endroits stratégiques. Très vite, son oreille exercée détecta un son creux sous un coin du tapis de Shiraz aux motifs géométriques complexes.

À l'aide d'un coupe-papier pris sur le bureau, il souleva des lattes de plancher formant un carré d'environ 30 centimètres de côté. Le coffre était juste en dessous. Un modèle en acier vieux d'une dizaine d'années avec une serrure à combinaison Sargent & Greenleaf.

— Monsieur Sargent, monsieur Greenleaf, voyons ce que vous m'avez réservé cette fois-ci.

Il enfila ses gants, s'étendit par terre, sur le côté, puis posa une oreille contre la porte du coffre tout en tournant le cadran d'une main. En même temps, il caressait doucement de l'autre main la porte du coffre et tentait de sentir ou d'entendre les pistons de la serrure entrer en contact les uns avec les autres. De cette façon, il pourrait déterminer où, sur chaque roue, avaient été placées les encoches déclenchant le mécanisme d'ouverture.

Il fronça les sourcils. Sous ses doigts, une cacophonie. Trop de déclics. C'était de toute évidence un modèle résistant à une simple manipulation. Il était muni d'encoches supplémentaires destinées à brouiller les pistes, sans pour autant interférer dans le système d'ouverture.

D'un coup de tête, il se débarrassa de son chapeau qui roula sur le tapis.

— Chapeau bas, mes doux amis. Vous remportez le premier round. Mais le second, j'en ai peur, est pour moi !

Il se redressa et remonta la jambe droite de son pantalon. Une poche était fixée par un Velcro autour

de son mollet. Il en retira plusieurs accessoires : une fine baguette en plastique dans une gaine chemisée en forme de V – une charge creuse tout droit sortie d'un laboratoire clandestin de Bratislava –, un détonateur digital, deux bobines de fil et une petite batterie fonctionnant au lithium. Il plaça soigneusement la tige de plastique le long du bord droit de la porte métallique, là où chacun des verrous s'encastrait dans le châssis. De cette façon, l'explosif détruirait les verrous sans affecter le contenu du coffre. Du reste, mieux valait éviter : l'objet qu'il recherchait était des plus inflammables.

Il inséra le détonateur, le connecta à la batterie et pressa l'interrupteur. Un compte à rebours de quinze secondes se déclencha. Il remit ses gants, effaça toutes ses empreintes sur la porte avec un mouchoir, recouvrit le trou dans le plancher avec sa veste puis fit rouler par-dessus un caisson à tiroirs. *Trois, deux...* Étouffée par la veste doublée en kevlar, la détonation fut presque inaudible.

Des filets de fumée montèrent en sinuant du sol lorsqu'il remit le caisson à sa place. Puis il s'agenouilla, regarda dans la cavité, prit la poignée de la porte du coffre et la tira avec précaution.

Elle s'ouvrit sur un vieux manuscrit relié en cuir, pas même roussi par l'explosion. Le baron savait par son ami qu'il avait disparu depuis plusieurs siècles, et avec lui un secret que sa famille semblait très désireuse de laisser enfoui. À tous les coups, quelque chose de passionnant. Il demanderait à son ami de lui raconter toute l'histoire avant de lui remettre le fruit de son larcin.

Il sortit le volume du coffre. Il était assez lourd, épais d'environ quatre centimètres, et le cuir était remarquablement souple pour un objet aussi ancien.

Il remarqua qu'aucun titre ni ornement d'aucune sorte n'étaient visibles sur la couverture – hormis de simples rayures fines à la feuille d'or courant sur le pourtour des deux plats et sur les cinq nerfs apparents ornant le dos du volume. Il l'ouvrit, mais se reprit : il aurait tout le temps de le regarder plus tard.

Le manuscrit rangé dans son sac à dos noir, le baron se retourna et inspecta la pièce d'un coup d'œil circulaire. L'éclat du cristal retint son regard : des dizaines de carafes sur des étagères disposées en gradin garnissaient un mur, alignées en rang avec la solennité et la précision d'une chorale d'enfants. Après avoir reniflé leur contenu, il replaça délicatement chaque carafe, il se servit un verre. Rien – pas même l'urgence de la fuite— ne devrait pouvoir s'interposer entre un homme et un vieux cognac. Le petit exercice de ce soir avait été à périr d'ennui, mais le rafraîchissement était exceptionnel. Portant à ses lèvres le velours liquide, il savoura ce qui s'apparentait davantage à un doux baiser qu'à une gorgée.

L'interlude entre le connaisseur et le breuvage tourna court. De violents flashes de lumière rouge emplirent son verre, le baron aperçut par les fenêtres une lueur tournoyante, entendit le claquement de portières de voitures, des bruits de pas qui se rapprochaient, des sons étouffés.

Son front se plissa, stupéfait. Les vigiles, déjà ? Impossible. Il avait parfaitement désactivé le système d'alarme, il en était sûr. Sans doute le problème venait-il de maisons voisines — une dispute conjugale, un enfant ayant déclenché l'alarme par accident...

Une porte grinça doucement. Avec un sursaut, le baron s'aperçut qu'il s'agissait de la porte arrière de la maison *où il se trouvait*. L'endroit était cerné.

Peu importe, il trouverait une issue. Il en trouvait toujours.

S'efforçant de garder son sang-froid, il passa en revue toutes les possibilités. Peut-être son heure avait-elle finalement sonné. Peut-être, après toutes ces années, la police l'avait-elle rattrapé. Elle l'avait suivi depuis chez lui, puis avait appelé du renfort. Il avait toujours su que cela se produirait, un jour ou l'autre, et avait déjà prévu sa fuite sous une nouvelle identité.

Par les toits : c'était la seule option possible. Il traversa la pièce en direction de l'escalier quand de nouveaux bruits de pas résonnèrent dans la maison. De l'étage supérieur et du rez-de-chaussée. L'étau se resserrait. Bon sang, pensa-t-il. Il allait devoir sortir par une des fenêtres et atteindre le toit par l'extérieur. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre : dans la rue, deux hommes armés surveillaient le bâtiment. L'un d'eux scrutait les étages. Le baron était piégé.

Pendant un instant, il demeura figé, hypnotisé par le bruit inattendu de son destin marchant à sa rencontre. Il secoua la tête, comprenant à quel point il avait sous-estimé ses adversaires.

Il s'assit dans un fauteuil en cuir près de la fenêtre et posa son verre sur la table. Puis il retira son gant gauche, révélant un énorme rubis taillé en cube. Du pouce et de l'index droits, il ouvrit le joyau et contempla la petite alvéole emplie de poudre – des cristaux extrêmement puissants obtenus à partir de la salive du poulpe à ocelles bleus d'Australie. Le venin de cette petite créature couleur sable est cinq cents fois plus toxique que le cyanure. Ayant décrété il y a bien longtemps qu'il préférerait mourir plutôt qu'atterrir en prison, il leva la langue, plaça le rubis juste en dessous puis bascula la tête en arrière. Les cristaux fondirent

dans sa bouche et s'instillèrent presque aussitôt dans le dense réseau vasculaire courant sous la langue. Quelques secondes plus tard – plus rapidement que si le baron se l'était injecté dans le bras –, le poison prit possession de son cœur.

L'amertume du goût le fit grimacer. Il avala une autre gorgée de cognac. Tout cela était parfait, songea-t-il : doux-amer, n'était-ce pas la saveur ironique de sa mort ? Le prince des monte-en-l'air célèbre dans toute l'Europe capturé lors d'un banal cambriolage. Malgré sa main tremblante, il leva son verre.

Son ultime toast. Ponctué par des coups de feu.